

Vivre autrement dans le même monde

DANS LES ANNÉES 1960,

l'humoriste Pierre Dac remarquait : « Il est encore trop tôt pour dire s'il est déjà trop tard. » Ce n'est malheureusement plus le cas aujourd'hui. Après le quatrième rapport du GIEC (Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat) de 2007, et plus encore depuis son actualisation par les climatologues à la réunion de Copenhague de mars 2009, nous savons qu'il est désormais trop tard. Même si nous arrêtons du jour au lendemain tout ce qui engendre un dépassement de la capacité de régénération de la biosphère (émissions de gaz à effet de serre, pollutions et prédateurs de toute nature), autrement dit, si nous réduisons notre empreinte écologique jusqu'au niveau soutenable, nous aurons deux degrés de plus avant la fin du siècle. Cela signifie des zones côtières sous l'eau, des dizaines sinon des centaines de millions de réfugiés de l'environnement¹, des problèmes alimentaires importants, une pénurie d'eau potable pour beaucoup de populations², etc. Plus prosaïquement : « Il est à redouter que l'expression "respirer au grand air" ne relève pour nos enfants que du seul usage des langues mortes³. » Au mois de décembre 2009, s'est tenu à Copenhague le sommet de l'ONU sur le climat à l'issue duquel un accord devait être trouvé par les différents États afin d'enrayer la hausse globale des températures. Ce fut, une fois de plus, le sommet de l'incohérence. Les gouvernements pilotent à vue, privilégient le court terme et demeurent focalisés sur l'idéologie de la croissance. Les surenchères verbales, les effets d'annonce entendus en début de conférence, les gesticulations médiatiques ont finalement accouché d'engagements insuffisants ou peu contraignants qui n'empêcheront pas ainsi la réalisation de projets controversés comme, par exemple, le développement du réseau autoroutier français accompagné d'un redémarrage de l'industrie automobile soutenue de manière spectaculaire par nos dirigeants politiques. Le pire ne sera donc pas évité !

SERGE LATOUCHE
DIDIER HARPAGÈS

LE TEMPS DE LA DÉCROISSANCE

Edition Thierry Magnier

En 1974, René Dumont, agronome et candidat écologiste aux élections présidentielles, nous avait prévenus : « Si nous maintenons le taux d'expansion actuelle de la population et de la production industrielle jusqu'au siècle prochain, ce dernier ne se terminera pas sans l'effondrement total de notre civilisation⁴. » De son côté, le philosophe André Gorz insistait de nouveau en 1977 : « Nous savons que notre mode de vie actuel est sans avenir, que notre monde va finir, que les mers et les fleuves seront stériles, les terres sans fertilité naturelle, l'air étouffant dans les villes et la vie un privilège auquel seuls auront droit les spécimens sélectionnés d'une nouvelle race humaine⁵. » Aujourd'hui, la catastrophe est là. Nous vivons la sixième extinction massive des espèces⁶. La cinquième qui s'est produite au Crétacé, il y a soixante-cinq millions d'années, avait vu la fin des dinosaures et autres grosses bêtes, probablement à la suite du choc d'un astéroïde. Toutefois, cette sixième extinction présente trois différences non négligeables par rapport à la précédente. D'abord, les espèces (végétales et animales) disparaissent à la vitesse de cinquante à deux cent par jour⁷ ; soit un rythme de 1 000 à 30 000 fois supérieur à celui des hécatombes des temps géologiques passés.

Pour le règne animal, on est passé⁸ d'un rythme d'extinction des espèces d'une tous les quatre ans avant l'ère industrielle à 1 000 environ chaque année⁹ ! Aussi, l'homme est directement responsable de cette « déplétion » actuelle du vivant. Enfin, l'homme pourrait bien en être la principale victime... Si l'on en croit certains, la fin de l'humanité devrait même arriver plus rapidement que prévu, vers 2060 par stérilité généralisée du sperme masculin sous l'effet des pesticides et autres polluants organiques persistants cancérigènes, mutagènes ou reprotoxiques¹⁰.

LE RYTHME D'EXTINCTION DES ESPÈCES S'EST ACCÉLÉRÉ

La sixième extinction des espèces serait due à la surexploitation des milieux naturels, à la pollution, au fractionnement des écosystèmes, à l'invasion de nouvelles espèces prédatrices et au changement climatique. Notre mode de production provoque une accélération de ce phénomène. L'agriculture productiviste, fierté de nos hommes politiques, est d'abord guidée par le souci de la rentabilité. La monoculture, les manipulations génétiques et la brevetabilité du vivant au service des intérêts des grands groupes de l'agro-business en sont les illustrations les plus remarquables. Résultat: les trois quarts environ de la diversité génétique des cultures agricoles, selon la FAO ont été perdus au cours du siècle dernier.

Plus généralement, qui est responsable de tout cela? Si des experts en économie nous ont démontré que le développement avait permis de nourrir des millions d'hommes, ils se sont abstenus de dire que cette machine poursuivant sa course devenait infernale jusqu'à engendrer aujourd'hui un surdéveloppement, autrement dit un développement parasitaire. On peut même parler d'une véritable excroissance comparable aux métastases d'un cancer.

L'excroissance, c'est la croissance qui dépasse l'empreinte écologique soutenable et qui, pour l'Europe, correspond assez bien à la surconsommation, c'est-à-dire à un niveau de production qui globalement dépasse le niveau susceptible de permettre la satisfaction des besoins « raisonnables » de tous. Au-delà d'un certain seuil, le coût marginal de la croissance dépasse de beaucoup ses bénéfices. Paradoxalement, tout se passe comme si la perspective d'un suicide collectif nous semblait moins insupportable que la remise à plat de nos pratiques et le changement de nos modes de vie.

ON PEUT PARLER D'UNE VÉRITABLE EX-CROISSANCE COMPARABLE AUX MÉTASTASES D'UN CANCER.

« Les enfants que nous allons mettre au monde, précise encore André Gorz, l'utiliseront plus, dans leur âge mûr, ni

l'aluminium ni le pétrole; (...) en cas de réalisation des actuels programmes nucléaires, les gisements d'uranium seront alors épuisés¹¹. »

En emboîtant, vers 1850, la voie « thermo-industrielle », l'Occident a pu donner consistance à son désir d'épouser la raison géométrique, c'est-à-dire la croissance infinie, rêve qui se développe depuis au moins 1750 avec la naissance du capitalisme et de l'économie politique. Toutefois, ce n'est que vers 1950, avec l'invention du *marketing* et la naissance subséquente de la société de consommation, que l'utopie se réalise pleinement et que le système peut libérer tout son potentiel créateur et destructeur. Ce faisant, il construit les structures de la catastrophe. 2050 pourrait marquer la fin de la société de croissance. Le rêve sera devenu un cauchemar. L'astronome royal Sir Martin Rees donne une chance sur deux à l'humanité de survivre au XXI^e siècle¹².

« Halte à la croissance » fut le titre français du premier rapport du Club de Rome publié en 1972. Sa conclusion précisait que la croissance illimitée sous toutes ses formes était impossible car la planète est un monde fini. Trente ans plus tard, un nouveau rapport, réalisé par les mêmes chercheurs, lance un avertissement rigoureusement identique.

On peut, bien sûr, être sceptique sur les travaux de futurologie, mais ceux-là ont le mérite d'être infiniment plus sérieux et solides que les habituelles projections (qui ne font que prolonger les tendances lourdes) sur lesquelles s'appuient nos gouvernants et les instances internationales. À partir d'un modèle simplifié représentant le fonctionnement du système, les auteurs du rapport de 2004 explorent un certain nombre de scénarios suivant autant d'hypothèses sur l'évolution des variables. Sauf celui reposant sur une foi proprement « cornucopienne » (fondée sur le mythe de la corne d'abondance et de l'absence de limites), les autres scénarios ne remettent pas en question les fondamentaux de la société de croissance aboutissent à son effondrement (*collapse*) suivant trois variantes principales. La première situe celui-ci vers 2030 du fait de la crise des ressources non renouvelables,

vers 2040 pour la deuxième du fait de la crise de la Pollution, vers 2070 pour la troisième du fait de la crise de l'alimentation.

Un seul scénario est à la fois crédible et soutenable, celui de la sobriété qui correspond aux fondamentaux de la voie de la décroissance.

La décroissance! Le mot apparaît une première fois en 1979 dans la traduction française du principal ouvrage de l'économiste roumain Nicholas Georgescu-Roegen¹³. Cependant, l'appel à la construction d'un projet politique sous cette étiquette n'est véritablement lancé qu'en 2002! La décroissance est désormais revendiquée sans complexe. Le mouvement d'objection de croissance, né dans les années 1970 avec le rapport du Club de Rome et la conférence de Stockholm sur l'environnement, a trouvé son slogan provocateur. La décroissance intrigue, inquiète mais elle inspire aussi un nombre toujours plus important de personnes qui osent aujourd'hui se faire appeler objecteurs de croissance ou encore démissionnaires de la croissance.

Le temps de la décroissance est donc venu! La société de sobriété choisie, qui émergera dans son sillage, supposera de travailler moins pour vivre mieux, de consommer moins mais mieux, de produire moins de déchets, de recycler plus. Bref, de retrouver le sens de la mesure et une empreinte écologique soutenable.

LA SOCIÉTÉ DE SOBRIÉTÉ CHOISIE SUPPOSERA DE TRAVAILLER MOINS POUR VIVRE MIEUX.

Mais cela ne peut se faire sans une rupture de nos habitudes et donc de nos croyances et de nos mentalités. Inventer la félicité dans la convivialité plutôt que dans l'accumulation frénétique suppose une sérieuse décolonisation de nos imaginaires, mais les circonstances peuvent nous aider à franchir le pas.

Pour réaliser cette rupture, il est nécessaire d'abord d'en comprendre la nécessité et de savoir pourquoi on en est arrivé là. Surtout, il faut dessiner le contenu possible d'une société de dé-

croissance afin que les temps nouveaux ne paraissent pas catastrophiques et traumatisants.

NOUS SOMMES ARRIVÉS,

dit Woody Allen, à une bifurcation décisive. Une voie nous conduit à l'extinction de l'espèce, l'autre au désespoir. Il ajoute : « J'espère que nous saurons faire le bon choix... » La première voie est celle que nous suivons. La seconde, celle de la croissance négative générant famine, guerres et pandémies. Elle risque d'être gérée par un pouvoir totalitaire imposant par la violence un rationnement drastique des ressources limitées au profit d'un petit nombre de privilégiés et en sacrifiant le plus grand nombre. De même que la société de croissance s'est développée bien après la naissance du capitalisme, celui-ci pourrait survivre à son effondrement. Cela veut dire qu'une économie capitaliste pourrait encore fonctionner avec rareté des ressources naturelles, dérèglement climatique, etc. C'est la part de vérité des défenseurs du développement durable et des tenants du capitalisme de l'immatériel. Les entreprises (au moins certaines) peuvent continuer à croître, à voir leur chiffre d'affaires augmenter ainsi que leur profit, tan-

dis que les famines, les pandémies, les guerres extermineraient les neuf dixièmes de l'humanité. Les ressources toujours plus rares augmenteraient plus que proportionnellement de valeur. La rareté du pétrole ne nuit pas, bien au contraire, à la santé des firmes pétrolières. S'il n'en va pas de même pour la pêche, cela tient à l'existence de substituts pour le poisson dont le prix ne peut croître à proportion de sa rareté. La consommation diminuera en substance tandis que sa valeur continuera d'augmenter. On voit déjà se dessiner ici ou là les prémices de cet ordre écofasciste ou écototalitariste.

La décroissance représente une troisième voie, celle de la sobriété choisie. Pour cela, il nous faut inventer un autre mode de rapport au monde, à la nature, aux choses et aux êtres, qui ait la propriété de pouvoir s'universaliser à l'échelle de l'humanité. Cette perspective n'est pas triste. Les sociétés qui autolimitent leur capacité de production sont, aussi, des sociétés festives. Lorsque nous disons qu'il y a un autre monde et qu'il est dans celui-ci, nous voulons dire qu'on peut et qu'on doit vivre autrement le présent. Nous accueillons l'ouverture d'une sortie de l'économie, l'échappée vers une so-

ciété et une civilisation émancipées et autonomes.

L'utopie est une vision imaginaire du futur, vision qui n'est ni totalement fantasmagorique ni une pure création, mais une affirmation à partir de la négativité du présent, l'aberration d'une société de croissance sans limites. La référence à de nouveaux idéaux pèse déjà sur la réalité tout en explorant les possibilités objectives de leur mise en œuvre. Sans cette hypothèse qu'un autre monde est possible, il n'y a tout simplement pas de politique, il n'y a que la gestion administrative et technocratique des hommes et des choses.

LA DÉCROISSANCE REPRÉSENTE UNE TROISIÈME VOLE, CELLE DE LA SOBRIÉTÉ CHOISIE

On peut s'inquiéter de la radicalité des bouleversements qu'annonce la décroissance car elle implique une rupture de nos habitudes et de nos comportements. Toutefois, grâce aux pratiques innovantes qu'elle propose, nous pouvons construire le projet d'une vraie solidarité avec les générations futures et envisager pour l'humanité un avenir plus serein.

Notes

1. 50 millions en 2030, 200 millions en 2050 et jusqu'à 2 milliards à la fin du XXI^e siècle selon le dernier rapport du GIEC.
2. L'Unesco estime qu'entre 2 (hypothèse basse) et 7 milliards (hypothèse haute) de personnes souffriront de manque d'eau en 2050.
3. MARTIN (Hervé-René), *Éloge de la simplicité volontaire*, Flammarion, 2007, p. 46.
4. DUMONT (René), *À vous de choisir, L'écologie ou la mort, Pauvert*, 1974.
5. GORZ (André), *Écologie et liberté*, Gallée, 1977, p. 13.
6. LEAKEY (Richard), LEVIN (Roger), *La Sixième Extinction. évolution et catastrophes*, Flammarion, Paris, 1997.
7. Edward O. WILSON estime que nous sommes responsables de la disparition chaque année de 27 000 à 63 000 espèces. *The Diversity Of Life*, Belknap Press, Harvard, 1992 (*La Diversité de la vie*, Odile Jacob, Paris, 1993).
8. RAMADE (François), *Le Grand Massacre. L'avenir des espèces vivantes*, Hachette, Paris, 1999.
9. RUFFOLO (Giorgio), *Il capitalismo ha i secoli contati*, Gli struzzi Einaudi 2008, p. 174. Bien sûr, il s'agit le plus souvent d'espèces moins repérables que les mammouths, mais aujourd'hui une menace sérieuse pèse sur les abeilles.
10. BELPOMME (Dominique), PASCUITO (Bernard), *ces maladies créées par l'homme : comment la dégradation de l'environnement met en péril notre santé*, Albin Michel, 2004.
11. GORZ (André), *op. cit.*, p. 13.
12. Auteur de Notre dernier siècle? (*Our Final century?*), JC Lattès, 2004.
13. GEORGESCU-ROEGER (Nicholas), *La Décroissance Entropie-Écologie-Économie*. Présentation et traduction de Jacques Grinevald et Ivo Rens (1979), Sang de la terre, Paris, 1995.